

# Champion Jack Dupree


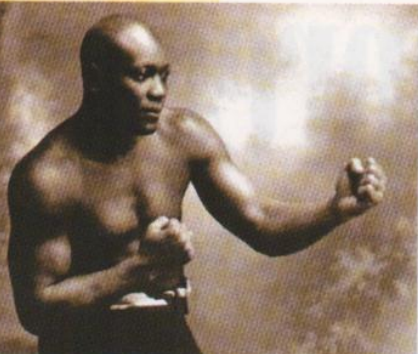


Figure influente du blues new-yorkais d'après-guerre, le pianiste boxeur formé à La Nouvelle-Orléans avait gagné ses premiers galons à Indianapolis. Il côtoya les premiers rockers anglais lorsqu'il s'établit définitivement en Europe.

# La revanche des boxeurs



▲ Jack Johnson, le premier grand boxeur noir détenait, en 1909, le titre de champion du monde de sa catégorie depuis un an.

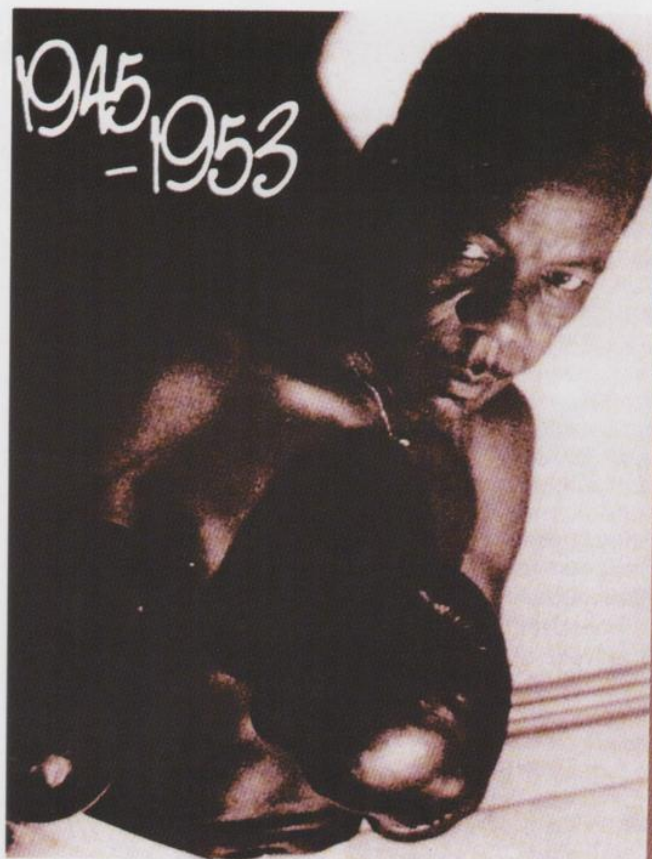
▶ Jack Dupree entreprit une carrière de boxeur qui devait le conduire au blues.

▼ Jack Johnson face au « défenseur de la race blanche » Jim Jeffries lors du combat épique de juillet 1910.

## Sortir du ghetto

Jack Dupree, Jimmy McCracklin ou Willie Dixon, qui ont longtemps hésité entre le ring et le blues, rappellent que le noble art tient une place à part dans le cœur des Noirs américains. Quelque cent sept combats, pour beaucoup victorieux, ont donné à Dupree le surnom de « Champion » ; quant à Dixon, il a été champion des poids lourds de l'Illinois avant de devenir le principal parolier du Chicago blues.

Jusqu'à une époque récente, la musique et le sport étaient les seuls moyens dont disposaient les adolescents des ghettos pour échapper aux gangs et à la délinquance. Au début du siècle déjà, Paul Robeson avait financé ses débuts d'acteur et de chanteur en signant un contrat de footballeur professionnel ; plus récemment, la réussite de la star du basket-ball Michael Jordan est exemplaire de ce phénomène.



CHAMPION

J  
A  
C  
K  
DUPREE



Tous les sports ne se sont pas ouverts aux Noirs de la même manière : à l'exception d'Arthur Ashe et d'Althea Gibson, le tennis est resté une chasse gardée de l'Amérique blanche, comme la natation – tout simplement parce que les piscines sont rares dans les quartiers défavorisés. La course à pied et le base-ball se sont révélés plus accueillants pour les sportifs noirs, mais c'est la boxe qui avait ouvert la voie.

George Dixon avait dominé le championnat des poids coq dès 1890, mais le premier grand boxeur noir fut John Arthur Jack Johnson.

En 1904, Johnson avait balayé tous ses adversaires noirs et entendait faire tomber de son piédestal le champion du monde en titre, Jim Jeffries. Prétextant que sa race supérieure l'empêchait d'affronter un « nègre », celui-ci préféra prendre sa retraite. Il laissa la place à Tommy Burns que Jack

**Dans la boxe – comme d'ailleurs dans la musique –, la minorité noire a trouvé très tôt un des moyens de prédilection pour exprimer une part de son ressentiment et de sa révolte contre l'Amérique blanche.**



◀ Champion de boxe, Cassius Clay était aussi un inconditionnel de musique noire. On le voit ici en studio avec Sam Cooke.

Johnson entraîna dans l'arène où il n'eut aucun mal à lui ravir son titre le lendemain de Noël 1908.

### L'« insolent » Jack Johnson

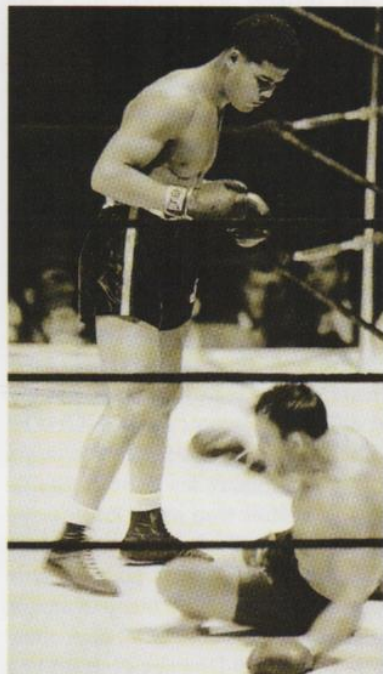
Pour la société américaine, ce camouflet était inacceptable, comme l'écrivait au lendemain du combat Jack London : « Jim Jeffries doit sortir de sa réserve pour effacer de la face de Johnson ce sourire insolent. Jeff, c'est à toi que revient la responsabilité de sauver l'Homme Blanc. »

Le 4 juillet 1910 eut lieu à Reno le combat du siècle, Jeffries ayant fini par se laisser convaincre. En quinze rounds, Johnson vint à bout sans grande difficulté du défenseur de l'honneur des Blancs ; les émeutes raciales qui suivirent firent plusieurs dizaines de victimes, mais, pour une fois, la minorité noire avait vaincu.

### Le Bombardier noir

Les passions s'étaient apaisées vingt-huit ans plus tard lorsque Joe Louis rencontra Max Schmeling. L'enjeu était tout autre, puisque le Bombar-

dier noir de Detroit, héros de l'Amérique tout entière, affrontait l'envoyé de l'Allemagne nazie. En cent vingt-quatre secondes, la démocratie gagnait par K.-O. et Louis prit place



dans le panthéon de la boxe. Son exemple allait susciter de nombreuses vocations chez les siens ; on citera Floyd Patterson, Joe Frazier et, surtout, Cassius Clay.

### La boxe militante

Connu par la suite sous le nom de Muhammad Ali, l'enfant chéri de Louisville a commencé par gagner une médaille d'or aux jeux Olympiques de Rome. Quatre ans plus tard, il défiait le terrible Sonny Liston et devenait champion du monde des poids lourds. Clay/Ali, célèbre pour ses fanfaronnades et son militantisme, allait pourtant payer cher sa fierté d'être noir.

Ayant refusé de faire la guerre au communisme dans la jungle vietnamienne, il fut déchu de son titre en 1967 et condamné à cinq années de prison. Réhabilité par la Cour suprême des Etats-Unis, il parviendra contre toute attente à récupérer sa couronne à deux reprises, face à George Foreman puis face à Leon Spinks. Sa carrière exceptionnelle ouvrira définitivement le ring aux athlètes noirs.



▲ Willie Dixon, boxeur et auteur compositeur de blues.

◀ Joe Louis, qui vient de mettre au tapis Jack Sharkey.



- 1909** Naissance de William Thomas Jack Dupree à La Nouvelle-Orléans. Ses parents disparaissent peu après.
- 1910**
- 1925** A sa sortie de l'orphelinat, Dupree fait la connaissance du pianiste Drive-'Em-Down.
- 1930** Sa vie itinérante de pianiste, chanteur et boxeur le mène à Chicago et à Indianapolis.
- 1935** De retour à La Nouvelle-Orléans, il se consacre surtout au noble art.
- 1940** Dupree s'établit à Indianapolis. Il devient une gloire locale dans les clubs de Naptown.
- 1940** Remarqué par Lester Melrose, il enregistre pour OKeh *Junker's Blues*, *Angola Blues*, *Warehouse Man Blues*.
- 1941**
- 1942** Mobilisé, Dupree entre dans l'US Navy comme cuisinier.
- 1945** Installé à New York dès la fin de la guerre, il y devient l'un des bluesmen les plus en vue de la ville.
- 1955** Après de nombreux enregistrements pour des petits labels, Dupree est remarqué par la firme King et obtient le succès avec *Walking The Blues*.
- 1959** A la suite d'une tournée en Angleterre, il s'installe en Europe.
- 1961** Dupree devient l'un des principaux ambassadeurs du blues en Europe.
- 1965**
- 1971** Au Festival de Montreux, il enregistre pour Atlantic un album avec le saxophoniste King Curtis.
- 1977** Chanteur, mais aussi peintre, Champion Jack Dupree expose à Stockholm.
- 1992** Jack Dupree s'éteint à Hanovre le 21 janvier.

# Du ring à la scène

**Boxeur et musicien, Champion Dupree a mené une vie riche en aventures et en succès, avant de s'improviser ambassadeur du blues sur le Vieux Continent.**

Ville marquée par le piano, La Nouvelle-Orléans a connu des virtuoses bien avant que Fats Domino et Allen Toussaint ne deviennent des stars. En leur temps, ils ont fait leurs classes auprès de *professors* disparus trop tôt pour avoir laissé des témoignages enregistrés de leur savoir-faire.

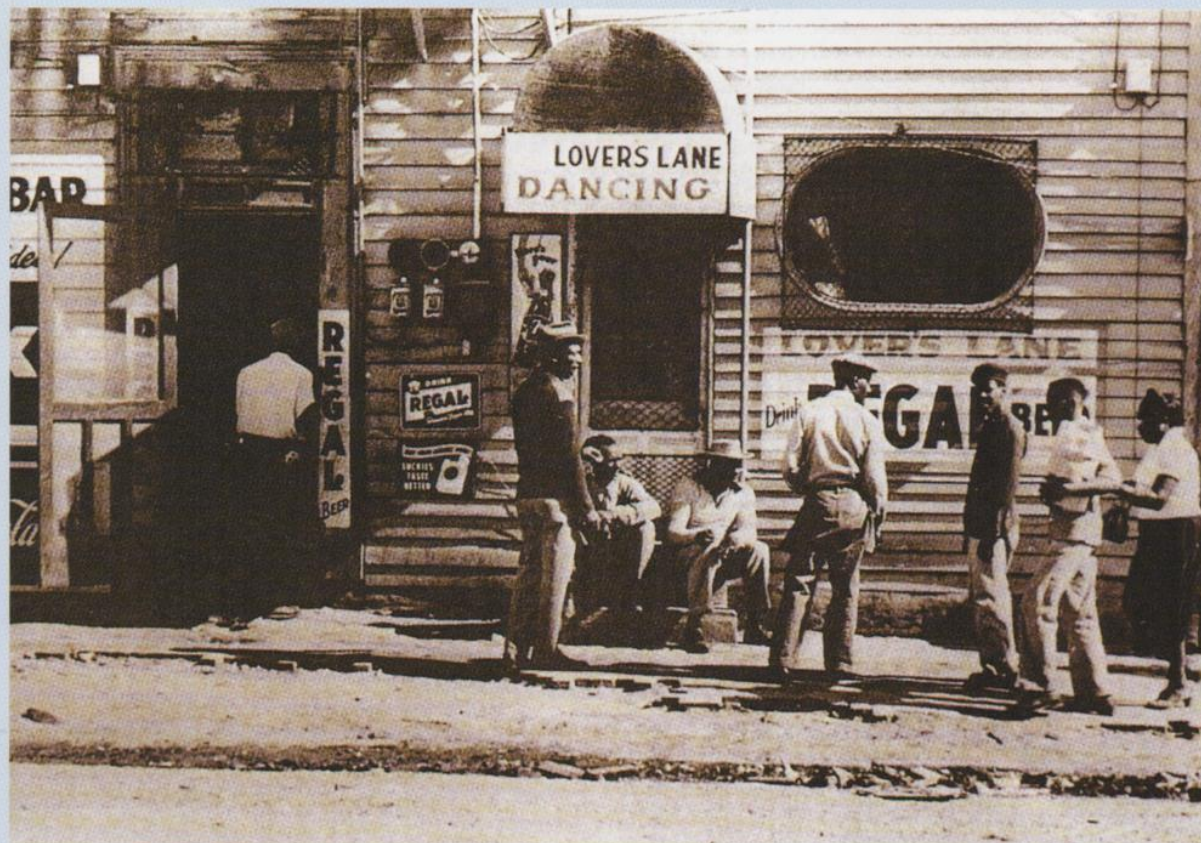
Fort heureusement, Champion Jack Dupree a gardé des souvenirs suffisamment clairs de sa jeunesse pour que toute trace ne soit pas perdue de ces pionniers ; en particulier son maître à penser, le mystérieux Drive-'Em-Down. « Je ne lui connaissais pas d'autre nom, raconte Dupree. C'est lui qui m'a appris à jouer du piano et qui m'a fait connaître les *barrelhouses* de la ville. J'étais trop jeune en principe pour y être admis, mais comme je l'accompagnais, ça ne posait pas de problème. Il jouait du piano et moi, je restais debout à côté de lui pour chanter. Drive-'Em-Down, c'était un peu

mon père. » Car Jack Dupree est orphelin de père et de mère. Petit dernier d'une famille de cinq enfants, il a vu le jour à La Nouvelle-Orléans le 23 juillet 1909, mais il déclarait généralement être né le 4 juillet 1910 : une date facile à retenir puisque c'est le jour de la fête nationale américaine.

## Dans les rues du Vieux Carré

William Thomas Jack Dupree n'a, en tous les cas, que quelques mois lorsque ses parents périssent dans l'incendie de l'épicerie familiale. Les aînés étant trop jeunes pour s'occuper de lui, il est placé au Colored Waif's Home For Boys, un orphelinat qui avait accueilli peu auparavant le jeune Louis Armstrong.

Jusqu'à l'âge de 14 ans, Dupree grandit là, privé de toute affection familiale, comme il l'a souvent raconté par la suite. L'une de ses sœurs lui propose alors de venir habiter chez elle, mais les relations avec son mari sont



◀ Le quartier noir de La Nouvelle-Orléans, lieu de naissance de Jack Dupree.

tellement tendues que l'adolescent préfère mettre un terme à cette expérience. La période qui suit est particulièrement rude pour Dupree qui devient chanteur de rue. Sur les trottoirs du Vieux Carré, il va faire la connaissance d'un gamin de son âge nommé Richard Gardner. Son père travaille pour une compagnie ferroviaire tandis que sa mère élève ses sept enfants. Lorsque les Gardner se rendent compte que l'ami de leur fils est abandonné, ils se proposent de le prendre chez eux.

#### 40 dollars pour six rounds

Jack n'entend pas être une charge inutile pour sa nouvelle famille, et il rapporte chaque soir les pourboires glanés dans les cafés de Franklin et de Rampart Street. Dans l'un de ces bars, il va faire la connaissance de son mentor, Drive-'Em-Down. Ce pianiste puissant parvient à se faire entendre dans le tumulte ambiant de *barrel-houses* locaux, comme Del Peas, le Cotton Club et le bar tenu par Sam The

Wine Man, ou bien encore Tony's Place, le rendez-vous favori des dockers et des cheminots.

Outre ses activités de chanteur et bientôt de pianiste, Dupree fréquente un club de boxe de Rampart Street, la

**« Quand mon vieux maître Drive-'Em-Down est mort en 1930, j'ai rêvé qu'il revenait me voir pour me dire : "Jack, c'est à toi maintenant de prendre ma succession." »**

Champion Jack Dupree

Green Boxing School. Les rencontres auxquelles il participe sont les bienvenues : « Je ne gagnais que 40 dollars pour six rounds, et 90 si je tenais dix rounds, mais ça me suffisait pour me nourrir et m'habiller. »

A la fin des années 20, Dupree n'hésite pas à quitter La Nouvelle-Orléans pour tenter sa chance ailleurs. Sautant d'un train à l'autre, il découvre les principales cités du Nord. A Chicago, il fait la connaissance de Pine-top Smith, spécialiste du boogie-woogie, et de Blind John Davis qui parfait son éducation. A Indianapolis, autre capitale du blues, Dupree rencontrera le célèbre duo formé par le pianiste Leroy Carr et le guitariste Scrapper Blackwell.

#### Escale forcée

Car c'est à Naptown que la carrière musicale de Dupree va pleinement s'épanouir, quelques années plus tard.

**PROFESSOR** A La Nouvelle-Orléans, les principaux spécialistes du clavier étaient traditionnellement baptisés *professors* par leurs émules. Tous les grands pianistes ont eu à leurs débuts l'un de ces « professeurs » : si Champion Dupree a été formé par Drive-'Em-Down, le célèbre Allen Toussaint a fait ses classes auprès du *Professor* Longhair.



▲ Publicités pour des disques du pianiste de blues.



▲ Dupree bien entouré. De haut en bas : Jazz Gillum, Tampa Red, Little Bill Gaither et Big Bill Broonzy. Dupree caresse le chien de Tampa Red.

► La voie ferrée qui traverse le ghetto d'Indianapolis, par laquelle Dupree est arrivé en 1940.

Lors de ses premiers voyages, il a traversé les années de crise à La Nouvelle-Orléans, alternant des engagements comme pianiste avec des combats qui l'ont mené à travers le Sud. Il commence cependant à se lasser d'un sport qui lui rapporte plus de coups que de dollars, et il décide de raccrocher les gants en 1940.

Il choisit alors d'aller pratiquer le blues à New York d'où son ami le pianiste Cousin Joe Pleasant revient avec de l'argent plein les poches. Fidèle à ces habitudes, Jack voyage clandestinement à bord d'un train de marchandise. Alors que le convoi traverse Indianapolis, Dupree est repéré par un agent de la compagnie ferroviaire. Contraint de sauter en marche, il trouve refuge dans les tavernes et les clubs de Naptown qu'il connaît bien.

La scène musicale de la ville a bien changé depuis que Leroy Carr est mort, en 1935, et que Scrapper Blackwell, anéanti par la disparition de son compagnon, a renoncé à la musique. Mais le guitariste et chanteur Little Bill Gaither a pris le relais. Sur ses conseils, Jack Dupree tente sa chance, obtenant rapidement un engagement au Cotton Club.

**Premiers 78 tours**

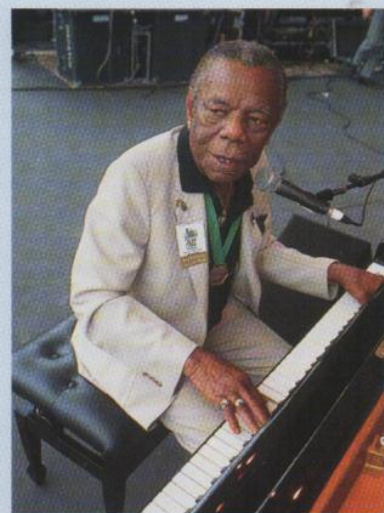
En quelques semaines, Jack Dupree s'impose comme l'un des artistes les plus en vue, prenant la tête d'une véritable revue qui comprend le duo comique Ophelia et Toots Hoy, le

**« J'ai formé  
tous les premiers  
rockers anglais.  
Eric Clapton et Mick  
Jagger se produisaient  
pour des cachets  
ridicules quand  
je les ai rencontrés. »**

Champion Jack Dupree

danseur Rubberlegs Williams, ainsi qu'une demi-douzaine de danseuses placées sous la direction de Ruth Dupree, son épouse. La réputation de Jack dépasse bientôt Indianapolis. « Le producteur Lester Melrose est venu tout exprès de Chicago pour m'écouter, raconte-t-il. Il m'a proposé d'enregistrer pour lui, et c'est comme ça que j'ai fait mes premiers disques. »

D'emblée, il s'impose auprès du public comme un parolier plein de verve et d'humour, et la firme Okeh lui demande de revenir en studio quelques mois plus tard. C'est au cours d'une séance en janvier 1941 que sera enregistré *Junker's Blues*, qui inspirera plus tard le *Fat Man* de Fats Domino. Malheureusement, l'entrée en guerre des Etats-Unis met un terme temporaire à la carrière de Dupree. Il rejoint les rangs de l'US Navy où il occupe les fonctions



de cuisinier. Jack n'entend pas renoncer pour autant à la musique et il met à profit ses permissions pour prendre des contacts avec le monde du disque à New York où sa femme s'est installée.

**La réussite à New York**

Démobilisé en 1945, il s'installe à New York, où Ruth vient de mourir. Le jazz y est alors roi, mais il existe une petite scène du blues qu'animent activement Sonny Terry, Brownie McGhee et son frère Stick, Josh White et le pianiste Big Chief Ellis. Dupree y tient rapidement un rôle de premier plan et il sera sollicité par une myriade de petites maisons de disques, comme Apex, Harlem,





Gotham, Apollo ou encore Lennox et Continental. Pour éviter tout problème de contrat avec ses différents commanditaires, il choisit des pseudonymes aussi « colorés » que Blind Boy Johnson, Lightning Junior, Duke Bayou ou Brother Blues.

En 1953, Dupree est enfin remarqué par une compagnie plus importante, la firme King Records de Cincinnati. Cette fois, le succès commercial est au rendez-vous, et *Walking The Blues* devient un best-seller en 1955. La crème des musiciens de studio new-yorkais, de Mickey Baker à Larry Dale, sont présents sur la trentaine de faces que Dupree grave pour King ; on retiendra plus particulièrement *Ain't No Meat On De Bone*, *Let The Doorbell Ring*, *Rub a Little Boogie* ou le désopilant *Tongue Tied Blues* qui

se moque gentiment des bègues. La réussite amène le pianiste à rejoindre en 1958 le label Atlantic pour lequel il grave un album intitulé « *Blues From The Gutter* », qui lui vaut dès l'année suivante d'être invité à se produire en Grande-Bretagne.

### Longue retraite en Europe

L'un des premiers bluesmen à se produire en Europe, Dupree fut aussi le premier à s'y fixer définitivement, résidant successivement en Angleterre, au Danemark, en Suisse, en Suède et en Allemagne. Comme le fait remarquer Gérard Herzhaft dans son Encyclopédie du blues (Seghers), « les longs séjours en Europe sont souvent peu profitables artistiquement aux bluesmen qui, coupés de leurs racines,

### COCON CARCÉRAL

Au début des années 30, Dupree a été condamné à deux mois de prison pour avoir voyagé sans billet dans un train. Il devait garder de cet épisode un souvenir amusé : « Comme je n'avais nulle part où aller, soixante jours de prison ne me faisaient pas peur. Le deuxième jour, le gardien chef m'a demandé de m'occuper de la chaufferie. Pour une fois, j'avais chaud et j'étais tranquille, et j'ai été désolé quand ma peine s'est terminée ! »

finissent par se répéter à l'infini. Sur le Vieux Continent, Dupree a accumulé les albums dont aucun n'atteint le niveau de ses performances américaines. » Parmi les dizaines de 33 tours gravés par Dupree au cours des trente années de son exil volontaire, on mentionnera toutefois l'enregistrement de son passage à Montreux en 1971, qui le présente en compagnie du saxophoniste King Curtis.

A défaut de poursuivre une carrière de créateur, Dupree finira par trouver en Europe la sérénité. Remarié à une Anglaise, il a longtemps vécu dans le nord de l'Angleterre, se découvrant sur le tard une passion pour la peinture.

Entre les concerts qu'il continue de donner au début des années 90, les expositions de ses œuvres et le restaurant qu'il a ouvert à Hanovre pour y recréer les saveurs culinaires de La Nouvelle-Orléans, la fin de sa vie sera celle d'un sage. Avec sa mort, le 21 janvier 1992, c'est près d'un siècle de l'histoire du blues qui disparaît.

◀◀ *Chanteur et pianiste, Dupree a exalté l'idiome afro-américain.*

◀ *Jack Dupree en 1972 avec Mickey Baker et Big Mama Thornton.*

▼ *Le musicien à Paris, en juillet 1991.*



# Des héritages multiples

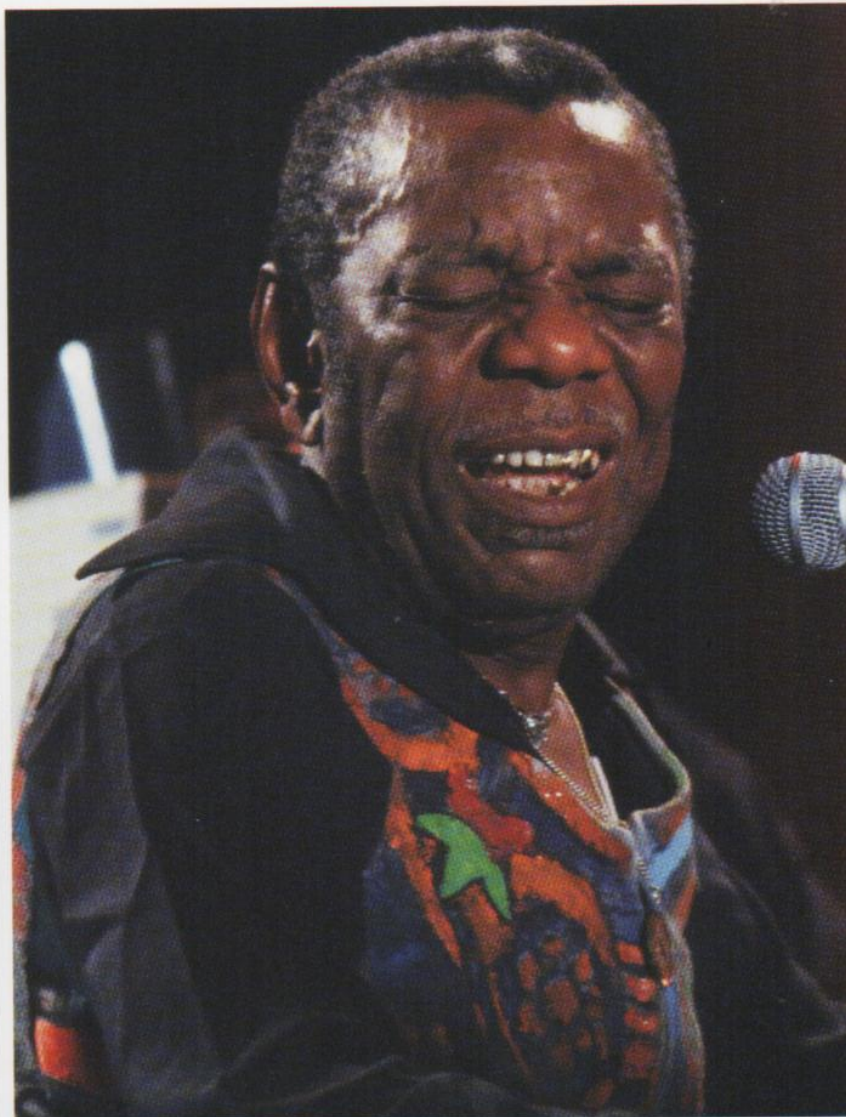
► *Champion Jack Dupree, un musicien de blues qui est resté fidèle aux traditions pianistiques de La Nouvelle-Orléans.*

La carrière de Champion Dupree a largement profité de son installation en Europe, à une époque où aucun autre bluesman n'avait tenté l'aventure. D'un point de vue artistique en revanche, ce départ pour le Vieux Continent semble avoir figé toute créativité, le pianiste se contentant jusqu'à sa mort de ressasser un répertoire convenu. Ce phénomène est d'autant plus regrettable que Dupree avait jusqu'alors réussi à s'imprégner des traditions les plus diverses pour s'exprimer dans un registre qui lui était propre. Sa période new-yorkaise en particulier signale un musicien accompli capable d'impulser un style très original à une scène du blues généralement marquée par la tradition du Piedmont.

## Une couleur néo-orléanaise

La base du jeu de Dupree est de toute évidence héritée de La Nouvelle-Orléans, sa ville natale qui semble

**JUNKER'S BLUES** Cette célèbre composition de Dupree, qui servira de base au *Fat Man* de Fats Domino, évoque les méfaits de la drogue dure, ou « junk » en argot noir. Le « junker » est donc le drogué, qui deviendra plus tard « junky » dans le monde des amateurs de rock où l'héroïne était fréquemment consommée.



aujourd'hui l'avoir malheureusement oublié. La musique de la Crescent City, on le sait, s'appuie largement sur le piano. Depuis Jelly Roll Morton, la ville passe pour être un réservoir inépuisable de pianistes et les premiers représentants du genre sont vénérés par leurs successeurs. Pourtant, contrairement au jazz et au rhythm'n'blues, le vieux blues semble y avoir été sous-estimé par la plupart des critiques et des historiens.

Certains enregistrements de Dupree révèlent néanmoins la force de cette tradition, restée très vivante dans les bouges du quartier de Rampart Street pendant la première moitié de ce siècle. Les pianistes *barrelhouses* y étaient alors

nombreux, s'exprimant dans un style très fruste, fait de mélodies créoles ou d'accords plaqués à la main droite sur une trame de basses roulantes. Outre Drive-Em-Down, Red Cayou, Papa Crutch, Kid Clayton ou encore Tuts Washington comptaient parmi les pionniers les plus célèbres. Sans doute jugés trop primitifs par les compagnies discographiques, ils n'ont malheureusement jamais été enregistrés, à l'exception de Washington qui devra attendre 1984 pour pénétrer dans un studio !

## La marque du vaudeville

L'autre composante du répertoire de Dupree lui vient d'Indianapolis. Fortement impressionné par Leroy Carr qu'il

**Formé  
à La Nouvelle-Orléans,  
adulé à Indianapolis  
et reconnu à New York,  
Dupree s'est forgé  
un style propre  
à partir des traditions  
les plus riches.**

**AFFINITÉ** Indianapolis avant la guerre comptait un certain nombre de jeunes bluesmen, qui pour la plupart étaient des émules de Leroy Carr. Peu connu, Shirley Griffith, ancien élève de Tommy Johnson et d'Ishman Bracey dans le Delta, s'est produit régulièrement aux côtés de Carr avant de renoncer à la musique en apprenant la mort de son héros en 1935.

Egalement actif à Naptown pendant les années de crise, Amos Easton était un guitariste et chanteur attachant. Plus connu sous le nom de Bumble Bee Slim, il a grandi en Géorgie avant de s'établir à Indianapolis en 1928. Cet ami personnel de Carr allait devenir l'un des artistes favoris du producteur Lester Melrose après son installation à Chicago, en 1933 ; il gravera près de deux cents

titres et sera l'un des bluesmen les plus populaires du moment.

Quant à Little Bill Gaither, peu créatif, il n'était pas pour autant dénué de talent. Cet ancien chanteur et guitariste de Naptown n'a pas attendu la mort de Carr pour tenter de faire une carrière dans son sillage. Dès 1931, accompagné par le pianiste Honey Hill, cet excellent imitateur se fait appeler sur disque Leroy's Buddy pour profiter de la notoriété de son confrère. Gaither a poursuivi sa carrière d'imitateur en copiant avec beaucoup de savoir-faire les bluesmen les plus en vogue du moment, de Lonnie Johnson à Big Maceo, en passant par Big Bill Broonzy. Il avait le génie d'interpréter à la manière de ces musiciens des thèmes dont il était l'auteur, et qui révèlent cependant un parolier doué et sensible.



◀ Trois piliers du blues d'Indianapolis : le pianiste Honey Hill (à gauche), Bumble Bee Slim (au centre), et Little Bill Gaither.

avait rencontré quelques mois avant sa mort, marqué par la musique de Scrapper Blackwell avec lequel il a souvent travaillé, Dupree n'a jamais caché l'influence qu'a pu avoir sur sa musique la scène de Naptown en général.

Enfin, une évocation de Dupree ne serait pas complète sans une référence au burlesque. Ceux qui ont eu l'occasion de le voir sur scène se souviendront des compositions pleines d'humour, proches de la tradition du vaudeville, dont il émaillait ses concerts. C'était là un héritage de l'époque où la revue musicale qu'il dirigeait au Cotton Club d'Indianapolis était centrée autour des duos comiques qu'il proposait avec la chanteuse Ophelia Hoy.

# Hard Feeling

Jack Dupree était installé en Europe depuis dix ans lorsqu'il enregistra ces faces, respectueusement accompagné de jeunes admirateurs anglais.

## 1 My Baby's Coming Home

Dans sa longue introduction parlée, Jack Dupree évoque les petites misères que lui infligent sa femme et sa belle-mère. La première a quitté le foyer conjugal pour se réfugier chez la seconde – un thème universel que tous les chanteurs populaires ont abordé. Comme il ne sait pas si sa compagne va finir par revenir au bercail, Dupree s'assied dans son salon, se verse un verre et tente d'oublier sa solitude en chantant : « Mon amour va rentrer à la maison, alors je suis heureux. »

La frontière entre réalité et fiction dans le répertoire des bluesmen est ténue. Fort heureusement, tous ne connaissent pas les déboires qu'ils évoquent en chanson, et on pourrait penser que cette composition est une simple fiction censée toucher son public. Mais, dans son *Voyage au pays du blues*, le journaliste Jacques Demètre, qui avait passé quelques jours chez les Dupree à New York à la fin de l'été 1959, fait état de disputes fréquentes au sein du ménage. Un témoignage qui tendrait à prouver que le pianiste savait de quoi il parlait.

## 2 You Rascal You

Popularisée en France par Serge Gainsbourg sous le titre *Vieille Canaille*, cette composition signée Sam Theard a été introduite dans le répertoire par Louis Armstrong au tout début des années 30. Immense standard de la variété, *You Rascal You* est construit comme un blues, ce qui explique qu'un pianiste comme Dupree n'ait eu aucune peine à se l'approprier. Tout l'humour du texte repose sur l'ambiguïté qui régit les rapports de la « vieille canaille » et de celui qui l'apostrophe : « Je serai content quand tu seras mort », s'écrie le chanteur avec un brin de nostalgie qui trahit une relation davantage affectueuse que conflictuelle.

Cette version très bluesy respire une extrême bonne humeur, véhiculée par l'ensemble des accompagnateurs qui semblent s'en donner à cœur joie en prenant chacun à leur tour de longs solos exubérants. Au passage, on reconnaîtra la batterie pleine de swing d'Aynsley Dunbar, qui prouvait par sa présence sur ces faces tout son attachement à la personnalité de Dupree.

## 3 No Tomorrow

On revient à l'atmosphère lancinante habituelle du blues pour ce *No Tomorrow* très déchirant, dont le titre même (« Sans lendemain ») laisse percer toute la désespérance du chanteur.

Comme souvent dans la vie, on pense à implorer l'autre une fois qu'il est trop tard : « Ne me trompe pas / Ne m'abandonne pas / Je t'en prie, ne t'en va pas. » De toute évidence, le mal est déjà fait et la compagne du chanteur n'a pas attendu ses supplications pour faire ses valises. Il ne reste alors à Dupree que le blues pour conjurer sa souffrance, en tentant de se persuader que la rupture n'est pas irrémédiable.

## 4 The Heart Of The Blues Is Sound

De sa formation dans les *barrelhouses* de La Nouvelle-Orléans, puis plus tard de son expérience dans les clubs d'Indianapolis, Dupree a conservé cette capacité d'improvisation qui caractérise les meilleurs pianistes de la vieille école. Le public ne demandait pas tant aux artistes d'être des instrumentistes exceptionnels que d'être capables de le faire danser des heures durant, sans jamais s'arrêter.

La durée limitée des enregistrements 78 tours (trois minutes au maximum) donne une idée très imparfaite de ce dont étaient capables les bluesmen à l'époque. Les pianistes les plus doués pouvaient en effet faire durer un boogie-woogie plus de vingt minutes, tandis qu'un titre lent pouvait dépasser la demi-heure, le chanteur tirant de sa mémoire des couplets traditionnels qu'il enchaînait à l'infini. C'est un peu ce que fait Dupree dans le cas présent, en ayant recours à une litanie de vers passe-partout du type : « Plus de soleil, plus de pluie / Plus de mal au cœur, plus de douleur / Crois moi, tout ce que je te dis est vrai. »

## 5 The Japanese Special

Cette plage instrumentale n'a de japonais que le nom, et elle est surtout l'occasion pour les accompagnateurs

de Dupree (Nick Evans au trombone, Ray Warleigh au saxophone, Victor Brox à l'orgue et à l'harmonica, John Moorhead à la guitare, Alex Dmchowski à la basse et Aynsley Dunbar à la batterie) de se lancer dans de longues improvisations free, comme le voulait la mode dans le jazz, à l'époque de cet enregistrement.

## 6 Hard Feeling

Curieux mélange des styles que ce *Hard Feeling*, qui voit Dupree évoquer des thèmes (la solitude, la prison...) plus ou moins autobiographiques, dans une ambiance proche du blues de Chicago où il n'a jamais vraiment résidé. La popularité d'artistes comme Muddy Waters et Howlin' Wolf à la fin des années 60

après du jeune public rock anglais explique que Jack ait tenté, avec beaucoup de succès d'ailleurs, une expérience comme celle-ci. Sa voix comme son piano évoquent clairement Otis Spann, tandis que l'harmonica de Victor Brox rappelle celui de Little Walter, disparu peu auparavant.

## 7 Blues From 1921

Dupree rassemble ici ses souvenirs pour évoquer la période qui a suivi la Première Guerre à La Nouvelle-Orléans. Bunk Johnson et sa trompette, le whisky frelaté que l'on servait sous la table en cette période de prohibition, les bouges où la musique coulait à flots toute la nuit sous les doigts des pianistes de *barrelhouse*. Quelques accords plaqués au

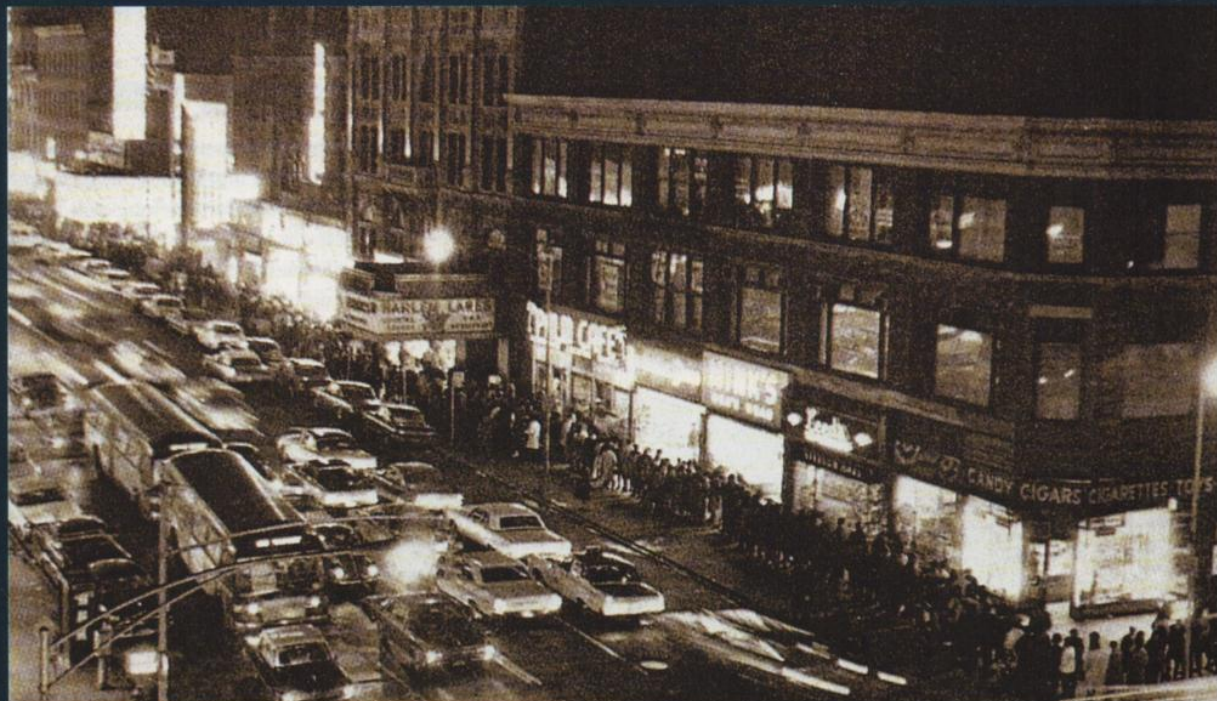
clavier, le cornet qui pleure et la voix qui s'élève pour crier le blues : « La femme que j'aime, je l'aime pour longtemps / La femme que j'aime, je l'aime pour longtemps / Et si je l'aime tant, c'est qu'elle est la mère de mon enfant. »

## 8 Don't Mistreat Your Woman (When You Know You're Wrong Yourself)

Les bluesmen accusent souvent leurs compagnes d'ingratitude, mais il leur arrive de rectifier quelque peu le tir. C'est le cas ici, Dupree recommandant aux messieurs qui l'écoutent de ne pas maltraiter leurs femmes alors qu'ils n'ont pas toujours eux-mêmes une conduite exemplaire.

▼ *Le bluesman en concert au début des années 90. Il a depuis longtemps conquis le public européen.*



125<sup>e</sup> Rue

► La 125<sup>e</sup> Rue, centre névralgique de Harlem.

**A**lors qu'on associe volontiers la communauté afro-américaine de New York avec Harlem, les premiers habitants noirs de Manhattan s'étaient installés au départ dans la Wall Street actuel. Ce n'est qu'au début de ce siècle qu'ils ont investi la zone qui s'étend de la 130<sup>e</sup> à la 143<sup>e</sup> Rue, entre Madison et la 7<sup>e</sup> Avenue. Au fur et à mesure que Harlem devenait noir, ses limites ont englobé la 125<sup>e</sup> Rue.

Cette large avenue commerçante fut bientôt le centre névralgique de la première « ville » noire d'Amérique. Au départ, il était de bon ton pour la bourgeoisie blanche de s'y promener, jusqu'à ce qu'une émeute raciale sanglante ne mette un terme à ces pratiques paternalistes, en 1935.

Outre les magasins de vêtements dans les vitrines desquels trônaient des *zoot suits* extravagants, la

**Au cœur de Harlem, l'artère principale du ghetto de New York se confond avec l'histoire de la musique noire américaine.**

125<sup>e</sup> Rue comptait nombre de petits commerces. Jacques Demètre, qui découvrait les lieux en 1959 sous la protection de Jack Dupree, en donne une excellente description dans son *Voyage au pays du blues* : « Quelques clubs (comme le Baby Grant) et de nombreux cafés, restaurants et magasins qui grouillent

de monde. La verve et le bagout des Noirs ressemblent à ceux des titis parisiens ; les plaisanteries et les rires fusent dans les groupes animés, formés soit par des passants, soit par des joueurs accroupis qui se livrent à d'interminables parties de dés. »

La musique a toujours été très présente sur la 125<sup>e</sup> Rue. En marge des clubs, on doit citer le magasin de disques de Bobby Robinson, qui continue aujourd'hui encore de vendre aux habitants de Harlem les tubes du moment. Mais, surtout, c'est au numéro 253 West que se dresse l'Apollo Theatre, où toutes les stars ont eu l'occasion de se produire devant un public particulièrement exigeant. Ne serait-ce que par la présence de l'Apollo, la 125<sup>e</sup> Rue restera à jamais liée à l'histoire du gospel, du blues, du jazz et de la musique soul.